

*Les pionniers de l'or noir du Pechelbronn*  
**(9) AUGUSTE MABRU (1780-1853)**

---

CHAPITRE V

## L'atelier des noirs d'imprimerie

Selon toute probabilité, Auguste Mabru a été le premier en Europe à avoir eu l'idée de fabriquer du noir d'imprimerie à partir du noir de fumée de bitume, en lieu et place du noir de fumée de résine utilisé jusque là. Il testa longuement son procédé à partir de 1821, puis monta son propre atelier de fabrication au Pechelbronn même. Il présenta des échantillons de ses fabrications aux expositions industrielles de Paris et de Mulhouse et fournit les deux principaux imprimeurs strasbourgeois, Simon fils et Gustave Silbermann. Un procès fait à des rouliers nous apprend qu'il livrait également des imprimeurs de Nice et de Lausanne. Après sa brouille avec les Le Bel père et fils en 1838, Auguste Mabru installe son atelier de noir d'imprimerie rue Entenlach à Haguenau. Son fils Henri poursuivra les fabrications jusqu'à la guerre de 1870. De nos jours, la plupart des pigments noirs d'imprimerie sont d'origine pétrolière.

-

### Voltz, premier témoin

Pendant qu'il dirigeait la mine et l'usine du Pechelbronn, Auguste Mabru eut également l'idée de fabriquer du noir d'imprimerie à partir du noir de fumée de bitume. Il pourrait même être le premier au monde à y avoir pensé, car le procédé n'est mentionné nulle part avant lui, à notre connaissance. C'était de toute évidence une idée d'avenir, puisqu'à en croire la fiche toxicologique n° 264 de l'INRS (Institut national de recherche et de sécurité), 95 % des pigments noirs utilisés aujourd'hui dans les encres d'imprimerie, de lithographie, de typographie et de photographie sont des noirs de carbone obtenus par combustion incomplète de résidus pétroliers lourds.

L'idée de ce procédé est mentionnée pour la première fois en 1821 par Voltz, l'ingénieur des mines du département du Bas-Rhin. Le 9 août, à l'occasion de son inspection annuelle, celui-ci indique en effet : « *on a fait dans le cours de cette année des essais nombreux pour employer le pétrole dans la fabrication du noir d'imprimerie. Ces essais paraissent avoir conduit à un résultat avantageux* ». C'était à un moment où, au Pechelbronn, l'on se préparait « *à faire des améliorations notables dans l'usine* » (1).

Auguste Mabru n'a pas manqué d'en répandre la nouvelle auprès de ses proches. Il écrit à son frère Claude, le colonel d'artillerie, qu'il « *va mettre en activité sa fabrique d'encres d'imprimerie* ». A son tour, celui-ci met au courant leur beau-frère Benoît Monestier, de Romagnat près de Clermont-Ferrand, dans une lettre datée du 24 juillet 1822 (2).

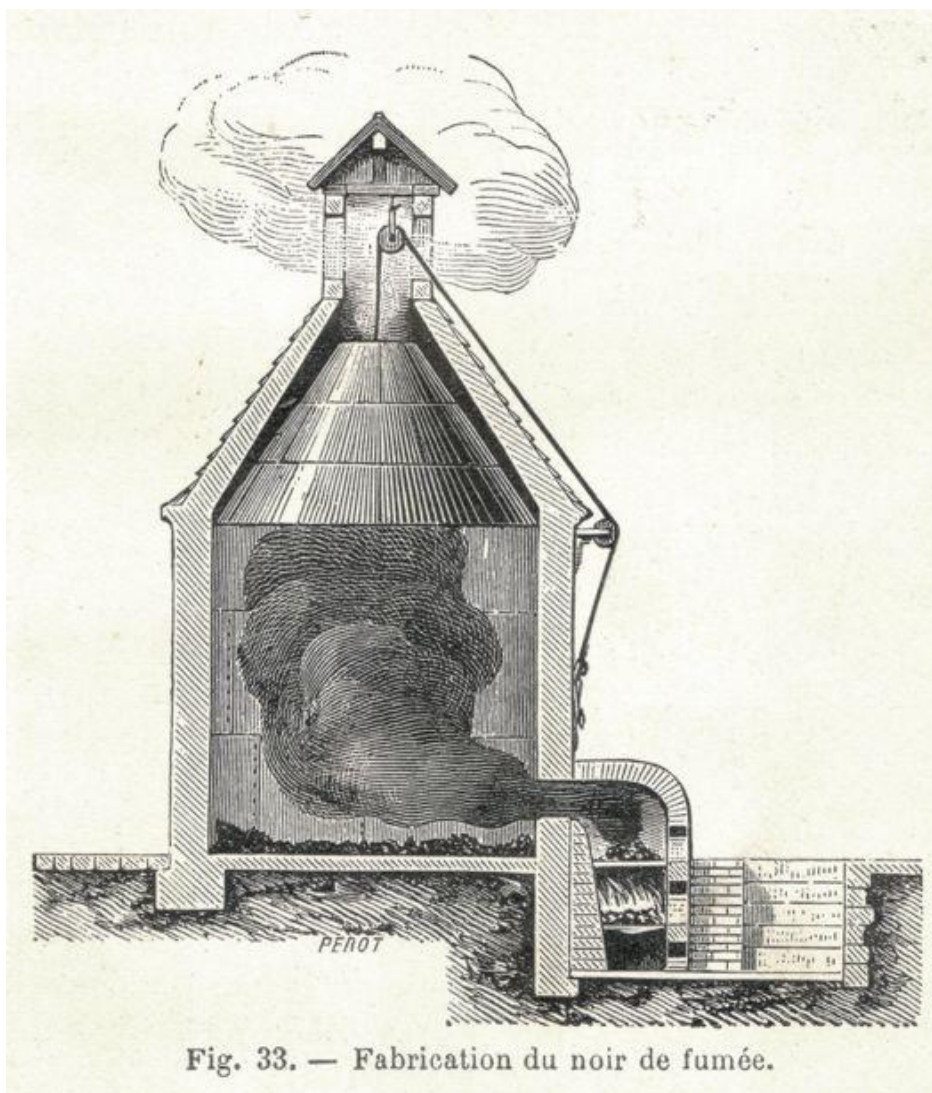
A l'occasion de son inspection annuelle suivante, le même Voltz ajoute le 1<sup>er</sup> août 1822 : « *Il paraît que l'on pourrait employer très avantageusement le pétrole à la fabrication de l'encre d'imprimerie et M. Lebel se propose d'établir une fabrique de cette encre, où il emploiera le pétrole* » (1). Cette fabrication fut lancée dans l'un des bâtiments du domaine du Pechelbronn, selon toute probabilité dans une annexe du bâtiment de cuisson. L'érudit franc-maçon strasbourgeois Frédéric Piton, auteur de « *Strasbourg illustré* » dit l'avoir visitée en 1834, mais sans en faire de commentaire particulier (3).

Nous n'avons pas, hélas, le détail du procédé. Mais il faut supposer qu'il comprenait une

production de noir de fumée de bitume et une autre d'huile de lin, qui sont en effet les deux éléments constitutifs du noir d'imprimerie. Ce dernier était ensuite conditionné dans des barils et a donc profité de l'atelier de tonnellerie du Pechelbronn, qui fournissait les conteneurs de la graisse d'asphalte. Du temps d'Antoine Le Bel, le Pechelbronn possédait d'ailleurs déjà « *un pressoir pour l'huilerie avec sa chaudière, meule et ustensiles* », si l'on en croit l'inventaire du 19 mai 1789 (ABE : 6E40.2/115).

### **Les anciens procédés**

Avant Antoine Mabru, et du moins en Europe, aucun pétrole, ni produit dérivé bitumineux n'entrait dans la composition des encres d'imprimerie. Si l'on en croit le *Dictionnaire universel de commerce* de 1727, celles-ci étaient alors « *un composé de térébenthine, d'huile de noix et de noir de fumée, réduit par la cuisson et le broiement en une espèce de pâte liquide, à peu près semblable à de la bouillie un peu épaisse* ». Et le meilleur noir de fumée que recommandait l'ouvrage était « *celui provenant de la vapeur de la résine brûlée* » (4).



*L'Encyclopédie méthodique* de 1784, précise à l'article « *Imprimerie* » que l'on obtenait le noir de fumée alors employé dans les encres d'imprimerie en brûlant de la poix-résine dans des « *sacs à noir* ». La fumée se déposait sur les parois internes de ces sacs. On la faisait tomber « *en frappant avec des baquettes sur toutes les faces externes* ». On la ramassait et on la mêlait avec le vernis pour former « *une bouillie épaisse* » (5).

Ce vernis était de l'huile de lin ou de noix cuite. Le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* de 1854 décrit le procédé de cuisson de cette huile : « *On met dans une marmite en fonte, contenant je suppose 25 litres, 8 à 10 kg d'huile de lin bien dégraissée et rendue siccativante par la litharge. On ferme hermétiquement cette marmite avec son couvercle. On la pose sur un trépied et on chauffe par degrés. Aussitôt que l'huile bout, on achève de dégraisser par des tranches de pain brûlé, des oignons brûlés, etc. Ensuite, on pousse vivement le feu jusqu'à ce que l'huile commence à se décomposer et fumer. Alors, on l'allume avec une papillote. On ne peut prescrire la durée de brûlage. Il faut que l'huile ait éprouvé un commencement de carbonisation. Alors, on retire la marmite de dessus le feu. C'est ce vernis qui, broyé avec du noir de fumée, léger pour la lithographie, plus lourd pour l'impression en lettres, constitue les encres d'imprimerie ordinaire et de lithographie.* »

Pour l'impression en taille douce, le noir était d'une espèce différente. Il est composé, poursuit le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* « *de noir d'os et de noir de lie de vin brûlée* ». On employait également du « *noir de Francfort* », que l'on disait être fait avec de jeunes branches de vigne (6).

Le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts* de 1857 désigne pour sa part l'encre utilisée pour la taille douce sous le nom de « *noir d'Allemagne* ». Celui-ci était fait « *avec de la lie de vin, les noyaux de pêche, l'ivoire et l'os, le tout brûlé et calciné, ensuite lavé et porphyrisé* ». On faisait aussi du noir d'impression avec du sang sec et des déchets de corne soumis à une forte chaleur et traités par la potasse (7).

Ce n'est que dans le *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels* de 1887 que nous avons trouvé la première mention de noir de fumée « *obtenu par la combustion du goudron, du naphte, de la résine, etc.* », puis mêlé à de l'huile de lin « *convenablement préparée* ». « *Dans certains cas, complète l'ouvrage, on ajout(ait) diverses espèces de charbons finement pulvérisées* » (8).

### **Aux expositions de Paris et de Mulhouse**

La petite fabrique d'Auguste Mabru sut rapidement asseoir sa réputation. Jean Frédéric Aufschlager la mentionne ainsi dans sa « *Nouvelle description historique et topographique des deux départements du Rhin* » de 1826. Il indique qu'elle est établie « *à Pechelbronn depuis peu* » (9).

En 1827, Auguste Mabru en présente des échantillons à la grande *Exposition publique des produits de l'industrie française* (la septième depuis 1798), qui s'était tenue au palais du Louvre à Paris. Il y remporta une mention honorable dans la catégorie « *Encre* », derrière les Parisiens Cavaignac et Beaulès. Déjà distingués en 1823, ces derniers fabriquaient « *de très bonne encre pour l'impression* » et avaient également publié « *le moyen de faire de bons rouleaux d'imprimerie avec un mélange de colle forte et de mélasse* ». Avec Mabru, le jury entendait récompenser « *une belle série d'encres d'imprimerie* » ainsi que des procédés « *assez économiques* », qui devaient « *permettre de les livrer au commerce au-dessous du cours* ».

En exposant à Paris, Auguste suivait l'exemple donné avant lui par Félix Sébastien Alexandre Dournay, le propriétaire des mines d'asphalte voisines de Lobsann. Celui-ci avait en effet participé à l'édition de 1823 de la même manifestation et y avait même remporté une médaille de bronze dans la catégorie « *Bitumes* » (10). Cette médaille de bronze lui avait été ré-attribuée à l'exposition de 1827, puis de nouveau à celle de 1834 (11).

Auguste Mabru, « *de Bechelbronn* » (sic), participe ensuite à la première et seule exposition des produits de l'industrie spécifiquement alsacienne que la Société industrielle de Mulhouse (SIM) a organisée en mai 1836 « *dans les vastes salles de son local* ». Il y présente un catalogue très étoffé de produits composé de « *noirs calcinés, vernis et encres d'impression pour la typographie et la lithographie* » ainsi que des « *crayons et encres lithographiques et autographiques* ».



Le siège de la Société industrielle de Mulhouse.

Les organisateurs avaient d'abord été un peu soupçonneux à l'égard de ce nouveau venu, mais finirent quand même par lui consacrer une notice flatteuse. *« Chaque établissement, écrivent-ils, chaque imprimeur ou dessinateur a ses habitudes et souvent ses préjugés. Telle encre que l'un trouve parfaite ne convient pas à l'autre et souvent l'habitude qu'on a de se servir d'un produit, même inférieur, fait qu'on le préfère à d'autres mieux préparés. Il est donc impossible de dire telle encre, tel crayon est le meilleur. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est qu'on peut compter sur de bons résultats en employant les produits de M. Mabru. Tout ce qui sort de ses mains est préparé avec soi et avec une connaissance parfaite des matières qu'il traite. »*

Auguste est même en mesure d'exposer à Mulhouse plusieurs affiches *« imprimées en très gros caractères »* avec ses encres par Gustave Silbermann, le plus gros imprimeur strasbourgeois, qu'il comptait donc désormais parmi ses clients. Ces affiches, poursuit la notice de la SIM, *« offrent le plus beau noir sans qu'on s'aperçoive autour des lettres cette auréole jaune, signe caractéristique des mauvaises encres. Et pourtant, elles étaient tirées depuis assez longtemps pour que l'huile mal cuite eût pu s'infiltrer dans le papier. »* Auguste exhiba également des impressions lithographiques tout aussi irréprochables, qui avaient été réalisées avec les mêmes encres par Eugène Simon fils, autre grand imprimeur et chromolithographe strasbourgeois.

Les rapporteurs de la Société industrielle de Mulhouse testèrent aussi les crayons et les encres lithographiques et autographiques de notre exposant. *« Les épreuves, écrivent-ils, ont reproduit exactement l'effet que présentaient les planches lithographiques. »* (12).

En 1836, à l'époque de cette exposition mémorable, l'imprimeur **Gustave Rodolphe Henri Silbermann** était âgé de 35 ans. Il avait pris la direction des ateliers familiaux, 2, place St-Thomas à Strasbourg, en 1823, année de la mort de son père, après s'être formé pendant deux ans à l'impression en couleur chez Firmin-Didot à Paris. Il passe pour avoir fait faire à la typographie des progrès importants, notamment dans la chromolithographie. *« Savant et intelligent praticien, il est véritablement le père de la polychromie »*, peut-on ainsi lire à son propos dans *« Le Bibliographe alsacien, gazette littéraire, historique et artistique »* du 25 septembre 1862.

A partir de 1828, il est le gérant et le propriétaire avec sa mère du *Courrier du Bas-Rhin/Nieder-rheinischer Kurier*, qu'il transforme en journal quotidien en 1831. Il est aussi propriétaire des *Affiches de Strasbourg* et imprime le bimensuel protestant *Der Missions Freund*, la *Revue de théologie protestante*, l'*Evangelisches*

*Sonntagsblatt*, le *Journal de la Société d'horticulture du Bas-Rhin*, le *Bulletin de la Société d'agriculture et des quatre comices du Bas-Rhin*, la *Gazette médicale de Strasbourg*, la *Revue d'hydrologie médicale*, le *Bulletin des sciences naturelles*, la *Revue entomologique*, *L'Illustration de Bade*, journal littéraire et artistique de la forêt-Noire et de la vallée du Rhin, l'almanach *Der Hinkende Bote am Rhein*...

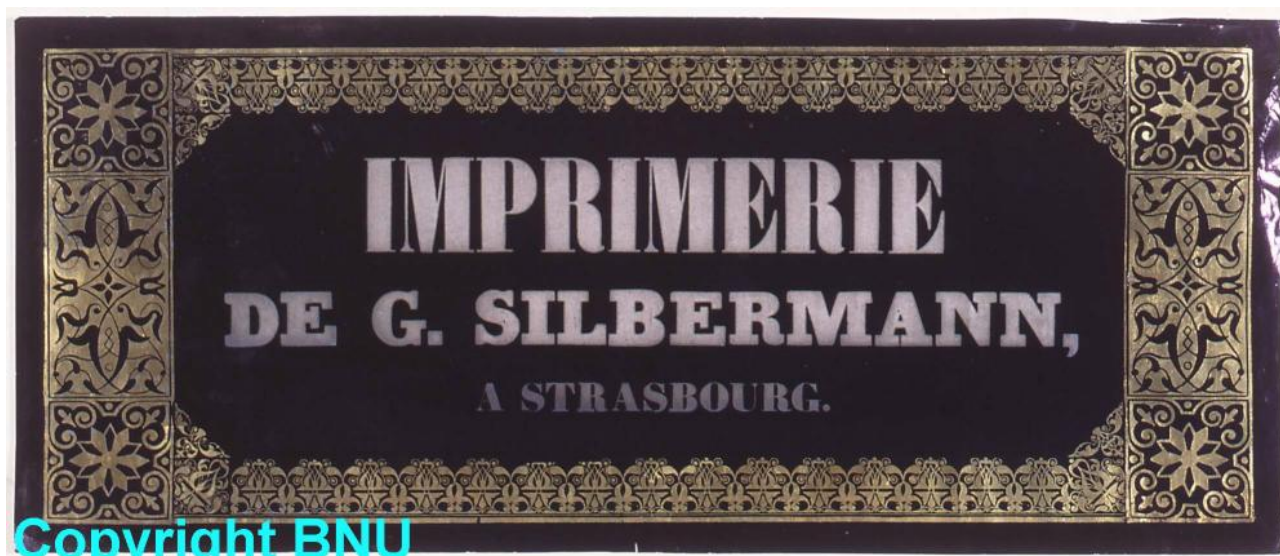
Pendant deux ans, de 1848 à 1850, Silbermann imprima également Erckmann et Chatrian. De ses presses, sortirent enfin plusieurs ouvrages d'art d'éditeurs parisiens, ainsi qu'un magnifique « *Album typographique* » en couleur, qu'il édita à ses frais en 1840 pour l'érection de la statue de Gutenberg à Strasbourg, dont il se voulait le digne héritier. Pendant longtemps, Hetzel, l'éditeur de Jules Verne, a été son représentant à Paris pour ses travaux d'impression.

Franc-maçon et libéral, Gustave Silbermann a eu une vie publique débordante. Il siège au Conseil municipal de Strasbourg à partir de 1840. Il est secrétaire du consistoire de St-Thomas, collectionneur de coléoptères, directeur du Muséum d'histoire naturelle de la ville, fondateur de la Société des sciences naturelles locale, membre de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, trésorier du 10e Congrès scientifique de France organisé en septembre-octobre 1842 à Strasbourg, médaille d'or à l'Exposition industrielle de Paris de 1844, chevalier de la Légion d'honneur...

Il s'est trouvé impliqué dans une affaire qui fit grand bruit. Avec l'avocat strasbourgeois Marie-Louis Liechtenberger et Jules Charles Boersch, le rédacteur en chef du *Courrier du Bas-Rhin*, il fonda la Société du Bas-Rhin contre l'impôt des boissons et du sel. Liechtenberger en rédigea l'argumentaire, que Silbermann imprima sur ses presses et dont Boersch publia de larges extraits dans *Le Courrier du Bas-Rhin*. Les trois hommes furent donc assignés en justice en même temps, Silbermann étant même accusé deux fois comme imprimeur des deux écrits incriminés. Mais la Cour d'assise du Bas-Rhin finit par prononcer le non-lieu le 20 mars 1834 (13).

En 1839, l'imprimerie Silbermann comptait près de soixante ouvriers, dix presses et une mécanique. A la fin du Second Empire, ses effectifs atteignent la centaine de personnes. Mais elle est vendue en 1872 à Gustave Fischbach, pendant que le *Courrier du Bas-Rhin* fut cédé dès 1870 à un imprimeur badois. Gustave Silbermann se retire alors à Paris, auprès de sa fille. Il y décède le 13 juin 1876, à l'âge de 75 ans (14) (15).

Quant à Simon fils, il s'agit de **Frédéric Emile Simon** (1805-1886), fils du graveur Frédéric Sigismond Simon (1777-1849), qui avait fondé son imprimerie lithographique en 1829, 14, rue du Dôme à Strasbourg. Frédéric Emile la dirigea seul à partir de 1832 et y développa la chromolithographie à partir de 1836. Il imprima, entre autres, la carte de 1834 du cours du Rhin de Bâle à Lauterbourg pour l'administration des Ponts et chaussées, les oeuvres de Théophile Schuler et d'Arnold, des planches d'ouvrages scientifiques ainsi que le « *Strasbourg illustré* » de Frédéric Piton (14).



Logotype de l'imprimerie Silbermann, à laquelle Auguste Mabru fournit des encres pour affiches.

**Livraisons à Nice et Marseille**

Il semblerait qu'Auguste ait également présenté ses produits à l'exposition industrielle qui s'est tenue en juin 1840 pendant trois semaines au Palais Rohan à Strasbourg, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Gutenberg. Frédéric Piton, qui en rend compte dans son « *Strasbourg illustré* », énumère en effet du « *noir d'imprimeur (et) de l'asphalte* » (16).

Mais Auguste Mabru sut aussi conquérir des clients bien au-delà des frontières régionales. Le 18 novembre 1837, il confia ainsi aux commissionnaires de roulage strasbourgeois Edouard et Albert Dreyfuss un baril d'encre d'imprimerie pesant 64 kg et demi, qui devait être expédié en trente-deux jours au Sr Mistrallet, commissionnaire de roulage à Marseille. Celui-ci à son tour devait le faire parvenir à une société typographique à Nice. Le 20 décembre suivant, Auguste Mabru remit encore aux Srs Dreyfuss deux autres barils du même type, qui devaient être livrés dans un délai de seize jours aux Srs Ducloux, imprimeurs à Lausanne.

Ces deux livraisons, hélas, connurent des ratés. La première, prétend Auguste, ne serait jamais arrivée à destination. Quant à la seconde, elle n'arriva à Lausanne qu'en août 1838, soit avec huit mois de retard. Auguste assigna donc les Srs Dreyfuss en justice et exigea d'être remboursé de la valeur du baril expédié à Nice, et d'être dédommagé de 500 francs pour le retard du second envoi.

Le contentieux, fort révélateur des circuits de distribution de l'époque, fut examiné par le tribunal de commerce de Strasbourg le 25 janvier 1839. Au cours de l'audience, les Srs Dreyfuss s'estimèrent hors de cause, puisqu'ils avaient remis de suite le baril destiné à Nice aux transporteurs strasbourgeois Andreÿ et Kuhn et qu'ils avaient également fait parvenir en temps utile à la maison Bely de Lyon les deux autres barils destinés à Lausanne.

Quant aux Srs Andreÿ et Kuhn, ils soutinrent qu'ils avaient rempli leur engagement en faisant remettre dans le délai ordinaire aux Srs Descours et Récamier de Lyon le baril destiné à Nice. Le Sr Bely, enfin, déclara que les deux barils dont l'expédition partielle lui avait été confiée furent remis à leur destinataire de Lausanne, qui les a acceptés sans réclamation et qui depuis a soldé le prix de la fourniture.

Le tribunal décida finalement de prescrire la plainte d'Auguste et de le condamner aux dépens : à 17,25 francs envers les Srs Dreyfuss, à 9,25 francs envers les Srs Andreÿ et Kuhn, à 3,75 francs envers le Sr Bely, à 12,45 francs envers les Srs Descours et Récamier, et à 4,25 francs envers les Srs Arnoux et Martial Veyrat, commissions de roulage à Valence (17).

Le contentieux, heureusement, ne mit pas l'entreprise en péril. En 1841, la valeur de sa « *fabrique de produits propres à la typographie* » (bâtimens, machines, ustensiles, matières premières et procédés) sera estimée à 40 000 francs (18).

### **Auguste s'installe à Haguenau**

Entre-temps, Auguste Mabru s'était brouillé avec les Le Bel père et fils. Dès le 23 juin 1839, il est signalé comme « *propriétaire demeurant à Merkwiller* ». Il avait donc quitté le château du Pechelbronn pour s'installer provisoirement dans le village. Deux ans plus tard, le 1<sup>er</sup> mai 1841, il est domicilié rue Entenlach (rue de la mare aux canards), dans l'ancien quartier paysan intra-muros de Haguenau (la rue Entenlach relie la Tour des Chevaliers à la Porte de Wissembourg). Il y avait également transféré sa petite fabrique d'encre pour impression et lithographie.

Nous ignorons la provenance du pétrole qu'il utilisa alors, car l'emploi du pétrole qu'il exploitait dans sa concession de Schwabwiler n'est mentionné que pour l'année 1844 (19). En juillet 1852,

par contre, Auguste demanda à pouvoir installer sur sa propriété d'Haguenau « *une petite machine à vapeur de la force de trois chevaux* » (20).

Son fils Henri Auguste Mabru continuera la fabrication. Son atelier comptera deux salariés de 1856 à 1863, puis trois de 1864 jusqu'à la guerre de 1870, avec même une pointe de quatre salariés au quatrième trimestre 1867. Il quittera l'Alsace en 1872 comme « optant » pour se fixer avec son épouse Léonie (née Colson à Nancy) à Choisy-le-Roi, dans la banlieue parisienne. Ses enfants seront les seuls à continuer le nom jusqu'à nos jours (21). ©

Jean-Claude Streicher (août 2008)

## **NOTES :**

(1) AN : F14 4050.

(2) Liliane Godat-Chanimbaud : « *Ces Auvergnats oubliés qui firent la France et préparèrent l'Europe, tome II, Antoine (Auguste) Mabru, les Le Bel et l'exploitation du pétrole en Alsace* », auto-édition, 63580 St-Etienne-sur-Usson, mars 2004, 351 pages (liliane.godat@libertysurf.fr).

(3) Frédéric Piton : « *Mon voyage à travers l'Outre-Forêt* », in *L'Outre-Forêt* n° 2, juin 1973.

(4) Savary des Brûlons : « *Dictionnaire universel de commerce* », t. 1, article Encre d'imprimerie, p. 102, Ed. d'Amsterdam 1726.

(5) *Encyclopédie méthodique*, article « Imprimerie », t. 3, Paris, 1784.

(6) *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, 2e édition, t. 8, article « Encre », Paris 1854.

(7) *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts*, de Marie Nicolas Bouillet, 3e édition, Paris, 1857, article « Noir ».

(8) E.O. Lami : « *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels* », Paris, 1887.

(9) Jean Frédéric Aufschlager : « *L'Alsace, nouvelle description historique et topographique des deux départements du Rhin* », Strasbourg, 1826, t. 2, p. 434.

(10) « *Exposition publique des produits de l'industrie française, Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française* », Paris, 1827, BNF.

(11) « *Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française exposée en 1834 par le baron Charles Dupin, membre de l'Institut, rapporteur général et vice-président du jury central* ».

(12) « *Rapports sur l'exposition des produits de l'industrie alsacienne, organisée par la Société industrielle de Mulhouse en mai 1836* », *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, n° 45, p. 381.

(13) « *Prozess des Vereins des Niederrheines gegen die Auflage der Getränke und des Salzes, enthaltend die vollständige Vertheidigung der Bürger Liechtenberger, Börsch und Silbermann und die Rede des Advokaten Martin, verhandelt vor dem Assisengericht des Niederrheins* », imprimé par G. Silbermann.

(14) Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne.

(15) Jean-Pierre Kintz : « *Journaux politiques et journalistes strasbourgeois sous le Second Empire, 1852-1870* », Libr. Istra, Strasbourg, 1974, 166 p.

(16) Frédéric Piton : « *Strasbourg illustré* », p. 124, Strasbourg, 1855.

(17) ABR : U2313, n° 198, référence très aimablement communiquée par M. Jean Vogt, Strasbourg.

(18) AN : F14 8142.

(19) AN : F14 4051.

(20) Arch. mun. de Haguenau : Df1, référence très aimablement communiquée par Jean Vogt, Strasbourg.

(21) Renseignements très aimablement communiqués par Liliane Godat-Chanimbaud, auteure des biographies de Claude et Antoine Mabru.